



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

Les jours d'Opéra, les vendredis surtout, on aperçoit dans les premières loges les femmes les plus élégantes de Paris, venant offrir les prémices de la toilette qui va paraître vers minuit dans quelques brillants bals. C'est là que l'on peut parfaitement juger de la recherche de ces costumes qui vont se trouver froissés, écrasés, comprimés dans le tumulte de ces raouts si à la mode aujourd'hui. Nous citerons, entre autres brillantes soirées de cette semaine, celle qui fut donnée chez M. Ter... Les femmes y étaient remarquables par la fraîcheur et le bon goût de leur toilette; nous y avons observé des turbans d'une légèreté et d'une grâce ravissantes qui avaient été exécutés chez M^{me} La Rochelle *,

* Rue Choiseul, n^o 2.

dont le bon goût pour les coiffures parées a un cachet inimitable. Parmi les turbans qui sortaient de ses magnifiques magasins, nous en avons vu plusieurs en blonde ou en point, genre à la mode aujourd'hui; mais d'autres turbans plus élégants encore en gaze brodée, en cachemire, velours et autres étoffes, dont les nuances et les dispositions n'étaient pas moins avantageuses à la physionomie, témoignaient du talent distingué de M^{me} La Rochelle. C'est à elle aussi que nous devons des formes de petits bonnets habillés qui font vraiment tort aux plus élégantes coiffures.

— Parmi plusieurs toilettes, nous citerons celles qui n'ont pas besoin d'être précédées de l'initiale du nom des femmes qui les portaient pour être reconnues par les unes et imitées par les autres.

— Une robe en gros de Tours bleu pâle, glacée en blanc, ornée, sur le côté du jupon, de quatre bouquets de pavots

simples, de toutes-couleurs, et attachés par un nœud dont les bouts retombaient jusqu'au bouquet de dessous, continuant ainsi jusqu'au bas du jupon. Au-dessus des manches, des pavots retombaient en rond. Mantille de blonde, et coiffure en cheveux entremêlée de pavots.

— Une robe en satin blanc, ornée, sur le devant du jupon, de deux rangées de bouquets, brodés en argent et soie blanche, formant tablier et s'arrêtant à la hauteur du genou, où ils étaient terminés par deux nœuds de ruban de gaze, dont les bouts tombaient presque à la cheville. Corsage tendu, à pointe, et orné sur le milieu de cinq nœuds de ruban. Draperie en tulle uni sur la gorge. Nœuds de ruban sur les épaules. Manches à doubles sabots, séparés au milieu par un nœud. Pour coiffure une plaque de diamant placée au milieu du front à la naissance des cheveux, et point d'autres bijoux. Un éventail *Dubarry*.

— Une robe en satin d'Alger, fond gris-perle, semé de fleurs ponceau. Autour du corsage une mantille en point d'Angleterre, à double rang, et au bas des manches courtes, des manchettes en point d'Angleterre. Une cordelière ponceau. Sur la tête un petit chapeau en velours noir, à forme courte et très-relevée, un peu à la *Henri IV*, orné d'une seule plume ponceau très-inclinée et retombant sur le cou. Sous le côté relevé du chapeau se trouvait, au milieu d'une touffe de cheveux, un oiseau en diamant d'une extrême richesse, et qui, fixé au bout d'une longue épingle, se tenait légèrement au-dessus des boucles. Un nœud de diamant placé au milieu du corsage, entre les draperies, complétait cette élégante toilette.

— Une robe en velours couleur de suie, ouverte sur le devant et doublée de satin rose. Le corsage très-décolleté à larges revers retombant sur les épaules, et un second revers plus petit au-dessous de chaque côté de la poitrine, et s'ouvrant à

la manière d'un devant de redingote, laissant ainsi le corsage de dessous à découvert. Ce corsage, ainsi que le jupon, en poulte de soie blanc, était orné de broderies blanches. Sur la tête un turban de point, doublé de satin rose.

— Une robe en crêpe rose, ouverte sur le devant, et ayant les deux coins du jupon arrondis; le corsage ouvert en cœur sur le devant, le dos plat et les manches longues; les devans, le bas du jupon et le tour du corsage garnis d'une dentelle de soie, haute de quatre doigts et froncée, formant une toilette pleine de fraîcheur; le jupon de dessus en satin blanc; une large ceinture de satin rose à bouts flottans, tombant sur le devant; coiffure en cheveux très-basse, ayant des touffes à l'anglaise sur le devant, et une seule rangée de perles fines traversant le front.

— Nous citerons pour demi-deuil une toilette charmante. Robe de satin gris-perle, ornée, sur le devant du jupon, de trois bouquets formant une palme jetée obliquement. Le premier, montant depuis l'ourlet jusqu'aux genoux, était plus grand; les deux autres diminuaient en s'approchant de la ceinture. Ces bouquets étaient brodés en soie blanche, grise et noire, ayant toutes les feuilles et fleurs entourées d'un petit filet d'argent. Une mantille de blonde noire autour du corsage, et sur la tête une aigrette de héron noir, ayant au pied un bouquet d'épis de diamans.

— Pour toilette de jeunes personnes, nous voyons beaucoup d'organdis brodés en soie ou en laine de toutes les couleurs. Une jolie robe d'organdi était brodée d'un semis de petites fleurs en soie blanche qui se détachaient aux lumières comme de l'argent. Comme effet inverse, nous avons aussi remarqué une robe de gaze bleue tendre, brodée en blanc; la coiffure portée avec cette robe se composait de branches de jacinthes bleues et blanches qui formaient une toilette charmante.

— Depuis le commencement des fêtes

de cet hiver, une des plus belles toilettes que nous ayons remarquées était une robe en velours marguerite ouverte sur le devant, ayant de larges manches à la vénitienne, un corsage à pointe sur lequel rabattait une dentelle de soie gothique admirable sortant des magasins de M. Violard *. La robe avait les deux côtés du devant ornés d'un bouillon de satin de la même nuance, tournant en spirale autour d'une cordelière; la robe de dessous en satin maïs. La doublure des manches de la robe de velours était également en satin maïs. Ces manches à la vénitienne, relevées en dedans du bras par une agrafe en pierreries, laissait apercevoir les manches courtes de la robe de dessous. La coiffure, formée d'un demi-turban en gaze d'or, surmonté d'un magnifique oiseau de paradis, complétait cette toilette dont nous offrons le modèle dans la gravure d'aujourd'hui.

COUPE DE ROBES ET FICHUS.

(Planche n° 5.)

Explication des modèles. Les Fig. I et II sont un corsage de robe décolletée dont les devans sont sans pinces, et s'assemblent par une couture faite au milieu. Pour façonner ce corsage à la forme du corps, il faut d'abord que le droit-fil soit dans le sens du petit côté, que le devant soit large dans le haut, serré sous la gorge, et un peu trop étroit sur la ceinture. Dans l'assemblage, on fait prêter le bas de la taille autant que possible, on soutient le haut par un liseré, sur lequel on fait rentrer le corsage dans la partie qui demande à être soutenue : un liseré convient mieux qu'une coulisse, parce que les fronces qu'elle forme ne se fixent pas aussi bien, et que, par suite, les épaulettes se dérangent ou gênent. La jupe se monte à part sur un large ruban, et le corsage s'attache de façon à ce que les pointes soient libres.

* Rue Choiseul, n° 2.

La Fig. III est un modèle de manche courte, dont la hauteur est de 40 centimètres ou un tiers d'aune; la largeur (par moitié) est de 60 centimètres ou une demi-aune. La Fig. IV est une moitié de manche longue, faite pour se relever sur le devant du bras. Ce modèle est calculé pour avoir deux lés de velours, pris à droit-fil, et une pointe en plus ajoutée de chaque côté. La Fig. V est un modèle de polonaise que l'on peut modifier, soit en l'élargissant sur les épaules, ou en l'allongeant par le bas. Les Fig. VI et VII sont des fichus ou pélerines décolletées du même genre. La première est pour une très-petite taille; la deuxième pour une personne très-forte. Les dos sont à droit-fil. Les devans sont ouverts et se ferment par trois nœuds, et sont plus ou moins biaisés suivant la largeur de la poitrine.

Observations. Nous avons quelques explications à faire sur la gradation des modèles. C'est de la manière de les agrandir ou de les diminuer qu'il est question ici; car, jusqu'à présent, ceux que l'on a donnés ne sont que pour des tailles à peu près de même force, et il a dû arriver que les personnes qui s'en sont servi ne les aient pas trouvés conformes à leur taille. Il y a, pour agrandir ou diminuer des modèles, plusieurs moyens. Voici celui qui, en apparence, offre le moins de calculs. On a, je suppose, deux modèles de fichus (Fig. VI et VII), l'un pour une petite, l'autre pour une forte taille. On veut avec ces deux patrons en établir un troisième qui agrandisse graduellement, de manière à approcher de l'un ou de l'autre. Pour cet effet, on calcule quelle est la différence qu'il y a dans certains points. Par exemple, l'angle tombant sur le côté du dos est, pour le petit modèle, à une distance de 32 centimètres, et pour le grand, il est à 47; c'est donc une différence de 15, qui, étant partagée en deux, placerait l'angle du troisième modèle à 39 et 1/2. En faisant la même application à tous les points de contour, on chan-

gerait ainsi la forme de ces deux fichus pour en reproduire un troisième qui serait d'un genre différent. On peut ensuite faire le même partage pour des quatrièmes et cinquièmes modèles que l'on voudrait créer ; c'est de cette façon que l'on peut graduer non seulement des modèles de fichus, mais des patrons de tous genres que l'on doit régler par des lignes. Le deuxième calcul, applicable à la gradation des modèles, consiste à avoir des mesures graduées suivant la taille de la personne, ce qui fait qu'avec un seul exemple dessiné en petit, on peut en établir une infinité d'autres dont les proportions sont toujours relatives. Ainsi, pour quelqu'un qui sera d'une petite structure, on aura une mesure dont la division sera réduite, et pour une personne forte, on aura au contraire une mesure qui sera plus écartée. Par ces deux systèmes, dont le premier est un calcul alternatif, et le deuxième un tracé à l'échelle de proportion, on peut donner une étendue immense à l'étude de la coupe des robes. Nous donnons le choix aux personnes qui veulent suivre ce travail. Nous savons que nous nous adressons à deux classes différentes, dont la première ne s'occupe que pour prendre quelques notions sur l'ajustement d'une toilette. La deuxième, au contraire, veut y trouver toutes les explications relatives au goût et à la perfection qu'elle veut apporter dans la coupe et la confection des travaux qu'elle exécute. Qu'on ne pense pas que, par une publication de ce genre, nous voulions donner, pour ainsi dire à tout le monde, le secret d'une industrie spéciale. Loin de pouvoir nuire à qui que ce soit, nous serons au contraire d'une utilité toute générale.

COMPAING.

COIFFURE EN CHIFFON,

Ornée d'un oiseau de paradis et de deux nœuds de ruban.

Pour l'exécuter, il faut tourner les cheveux à une hauteur ordinaire et les séparer en trois mèches ; faites la coque du haut et serrez du

piéd pour la rendre solide, la coque du bas avec la deuxième mèche, et celle de derrière avec le troisième ; faites ensuite vos touffes.

Prenez votre étoffe en biais à une aune et demie de la pointe et drapez la partie qui est sur la touffe la plus basse ; tournez votre étoffe en torsade pour passer sur le fond et la partie élevée, le restant d'étoffe sera pour la torsade de derrière.

Posez vos nœuds de rubans, l'un sur le côté bas, pour accompagner les touffes, et l'autre du côté opposé, sur la touffe.

L'oiseau de paradis se pose entre les deux coques et couvre le plus élevé de la coiffure.

Cette coiffure convient à une femme d'une taille moyenne et une figure ovale.

MAILLY.

PASCALINE *,

PAR

Mme JENNY BASTIDE.

Voici Mme Jenny Bastide qui nous amène une *Pascaline* toute pleine d'intérêt et de malheur, et qui va prendre place parmi les jolis romans que nous devons déjà à cette femme auteur, dont le style se distingue par un naturel de diction, une grâce naïve de détails, éloignés de l'emphase et de la fatigante tension d'idées et de sentimens qui marquent la plupart des publications contemporaines. *Pascaline* n'est pourtant point une héroïne à imagination pure et chaste, au cœur pétri de vertus ; elle a eu ses infortunes, ses fautes, ses douleurs et ses expiations.

Ne connaissant ni sa famille ni son pays, Pascaline, enfant de mystère et de malheur, est élevée dans une de ces maisons de vices que les grandes cités sont obligées de tolérer. Confinée dans une chambre solitaire, elle n'a d'idée ni du monde, ni des crimes, et son innocente sécurité la laisse en paix jusqu'au moment où un jeune débauché trouve le moyen de s'introduire une nuit auprès d'elle, et lui révèle, dans un odieux attentat, l'horreur de sa position et l'existence du vice.

* Chez Vimont, rue Richelieu, n° 27.

A l'instant même, Pascaline s'enfuit avec désespoir de ce funeste séjour, et profitant des talens qu'elle possède, elle se fait admettre dans une pension pour y donner des leçons de musique. Là, sa vie s'écoule avec tranquillité, mais son cœur, privé d'affection, lui pèse et la tourmente; elle n'ose aspirer à l'amour, mais une amitié exaltée la place au chevet du lit d'un vieillard malade. Le colonel de Ternan, touché de tant de dévouement et de la franchise de Pascaline, qui lui avait avoué ses antécédens dans les plus intimes particularités, l'épouse, en dépit des préventions qu'il avait toujours eues contre le mariage.

Quelques années, belles de repos et de richesse, se passèrent sans que M^{me} de Ternan ait rien à se reprocher; mais voici que, parmi les amis intimes de l'imprudent époux, se trouve un Romuald, jeune, superbe, ayant une ame et une tête de feu. L'amour devait naître de tous ces dangereux élémens environnant une jolie femme et un vieux mari infirme et morose; aussi voit-on bientôt la plus tendre sympathie se déclarer entre Pascaline et Romuald. Mais elle repousse toute idée de trahison, et la femme infidèle par les sentimens et la pensée n'a point outragé le mari confiant; elle éloigne Romuald, et reste pure auprès de son mari dont elle reçoit bientôt le dernier soupir.

Pascaline, jeune, jolie, libre, riche et veuve, va passer en Italie les premiers mois de son veuvage. Elle y rencontre ce Romuald qu'elle avait aimé et éloigné; mais elle le rencontre triste, souffrant, accablé de regrets, et s'étant, pour obéir au vœu de sa famille, uni à une femme qu'il n'avait pu aimer et qu'il avait laissée en France avec le fils qu'il en avait eu. Hélas! cette horrible déception ne servit que plus vivement à rallumer les feux de sa première passion, et Pascaline, entraînée cette fois par la pitié et l'amour, ne trouva plus auprès de son amant aucune défense pour sa vertu.

A cette première faute succéda bientôt une punition trop commune. Romuald, heureux et satisfait, ne développe bientôt plus qu'un caractère dur, sombre, violent et ombrageux. Ses exigences empoisonnent l'existence de Pascaline, qui sent son affection s'affaiblir en proportion des défauts qu'elle découvre; et c'est presque avec joie qu'elle voit Romuald forcé de partir pour la France où l'appelle une maladie de sa femme.

Seule à Venise, fatiguée de cette vie de sacrifices continuels et d'ingratitude offensante, entraînée par des circonstances romanesques, Pascaline s'attache au jeune Angelo qui veut assurer leur mutuel amour par un prompt mariage, qui affranchit Pascaline des poursuites de Romuald et des réflexions mordantes de la société. Encore une fois l'avenir se présente riant, calme, aux yeux de M^{me} de Ternan; elle se voit réhabilitée dans sa propre conscience comme dans l'opinion publique. Elle se glorifie de son choix, de l'amour qu'elle inspire, et ne compte plus que quelques heures pour se rendre au pied de l'autel où elle doit s'unir à Angelo, lorsque celui-ci tombe sous les coups d'un meurtrier. Ce meurtrier, c'est le fier, l'implacable Romuald qui arrive à Venise, et jure que l'hymen de Pascaline ne sera pas consommé.

Ici la haine féroce de Romuald s'éclipse vers l'horizon, mais de nouvelles amours reviennent bouleverser l'ame toute meurtrie de cette pauvre femme si cruellement battue par les événemens. Une rencontre de voyage mit Pascaline en présence de celui qui a influé par un crime sur toute son existence. Le comte Auguste de Vérigny, celui même qui jadis se rendit coupable envers elle, à peine sortie de l'enfance, voyage en Italie, pour chercher de nouvelles émotions qui rafraichissent son cœur; car il est désillusionné de l'amour, du jeu, des plaisirs, et il se croit invulnérable à toutes les atteintes de la beauté, lorsqu'il

rencontre M^{me} de Ternan, à laquelle il sauve la vie, dont il devient amoureux, et qui lui fait des confidences qui expliquent un passé qu'il veut réparer, en se consacrant tout à elle, en se dévouant à son bonheur, à son repos, et qu'il entrevoit lui-même avec délices, tant il est subjugué par l'esprit et les charmes de cette Pascaline qui fut autrefois victime de sa brutalité.

Après de lui, est un second ami qui l'accompagne dans ses voyages : Régile qui, avec une âme pure, un cœur et des sens tout neufs, se passionne pour M^{me} de Ternan, éprouve l'amour dans toute sa frénésie, la jalousie dans toutes ses fureurs.

Mais Vérigny est celui qui doit frapper au cœur de Pascaline. Tous les souvenirs disparaissent devant son dévouement pour lui, et elle se consacre à son amour avec la plus sublime exaltation. Hélas ! cette fois encore, l'amour ne lui tint point compte de ses sacrifices. Vérigny devient jaloux de l'ombre d'Angelo, du bonheur passager de Romuald, des désirs du jeune ami qu'il a près de lui, et ne trouve que dans un abandon cruel le remède aux tourmens qu'il endure et un affranchissement à l'empire que l'amour de Pascaline exerce sur son cœur.

Pour la seconde fois il vient de la rendre victime de sa funeste étoile. Il la délaisse, il s'éloigne, il renonce à ce caractère de femme si grand dans ses faiblesses, si dévoué dans ses amours, si franc dans ses sentimens et ses aveux ; car elle ne lui avait rien caché. Dans ces momens d'abandon, où M^{me} de Ternan révélait jusqu'aux plus légères émotions de son âme, elle avait été jusqu'à lui dire : « C'est dans mon propre caractère que j'ai trouvé mon ennemi ; ce fut lui qui me poussa dans ce dédale de fautes et d'erreurs qui flétrirent ma vie. Et qui m'assure aujourd'hui que ce caractère, abattu par le chagrin, ne se réveillera pas quand quelques années de félicité lui auront rendu

une nouvelle vigueur, quand l'habitude du bonheur l'aura de nouveau lassé ? car, crois-le, la chose dont on se lasse le plus vite, c'est le bonheur. La femme, surtout, cet être à part, qu'on veut expliquer et qui ne se comprend pas elle-même, la femme vit plus avec ce qu'elle espère qu'avec ce qu'elle possède ; sublime, malheureuse création, jetée sur la terre dans un jour d'orage... Et ne dites pas, mon ami, que les années changent son caractère ; les années lui disent de se dissimuler. Elle cache la plupart de ses sentimens par raison, souvent par crainte du ridicule, mais ses passions ne meurent qu'avec elle. »

Nous arrêterons ici l'analyse de ce roman remarquable par le style, souvent riche, brillant, toujours agréable et correct. On y trouve des caractères parfaitement tracés ; les figures qui dominent, celles de Pascaline et de Vérigny, sont de main de maître, et ces deux volumes ont droit au premier rang parmi la collection des ouvrages que nous devons à M^{me} Jenny Bastide.

D'une Femme qui avait ensorcelé son Mari.

J'ai vu un livre curieux, un livre du moyen-âge, un livre à la mode, par conséquent. Ce sont des formules dévotes, des méditations, des prières en vers et en prose, le tout manuscrit et d'une écriture élégante. Ces caractères anguleux ou arrondis et toujours pressés rappellent les ogives, les trifles et les rangs de sveltes colonnettes de l'édifice gothique, tandis que les grandes lettres d'or entourées de fleurons d'un azur exquis représentent les rosaces éblouissantes aux rayons du soleil, tandis que les fantastiques enlacements de bouquets et de figures d'anges, semés autour des pages, font ressouvenir des vitraux qui jettent sur les dalles de l'église un jour si doucement coloré.

Ce beau manuscrit, je le feuilletais avec une sorte de respect en pensant au cloître silencieux et recueilli où quelque bon moine l'avait achevé au bout de bien des années pieuses, tous les jours, soir et matin, le consacrant par une prière; et ainsi allant de feuillet en feuillet, lentement et sans bruit, comme on marche sous les piliers d'une cathédrale, je rêvais à toutes les destinées de ce livre depuis sa sortie de son couvent jusqu'à nos jours. Combien d'heures de retraite n'avait-il pas charmées? combien de fois l'encens des autels ne l'avait-il pas embaumé! était-ce donc cet embaumement qui nous l'avait fait arriver si frais, et si coloré, et si jeune encore? Et je feuilletais ainsi pensant, et je feuilletais toujours.

J'étais au milieu du livre, quand, au bas d'une page, au-dessous d'un merveilleux entrelacs de têtes d'anges, de roses, de lis, de palmes et de becs d'oiseaux qui s'y melaient comme des flèches, je lus ces mots : *Ce livre est à Jehanne de Malestroît, qui a ensorcelé son mari.*

Je laissai tomber à ces mots la couverture de bois sculpté à fermoirs d'or qui enchâssait le manuscrit. Cette phrase, mêlée à des choses de dévotion, changea tout-à-fait l'ordre de mes idées : alors je me demandai quelle main contemporaine, car l'écriture est de ce tems même, avait pu tracer sur le livre d'église de la dame cette accusation capitale; au fait d'ensorcellement il n'y avait d'autre réponse que le bûcher. Je me représentai alors quelque amie jalouse, quelque rivale haineuse écrivant en secret cette odieuse sentence sur le livre de Jehanne de Malestroît, et celle-ci, assise pieusement dans son banc pendant l'office, lisant pieusement ses heures, et, à l'instant du lever-dieu, arrivée à ce passage effrayant, tombant évanouie... Je me sentais la chair de poule à ce tableau.

Et pourquoi n'aurait-elle pas ensorcelé son mari, me dis-je en revenant à moi? ce ne serait pas chose nouvelle : l'ensor-

cellement d'alors était l'empoisonnement de nos jours, empoisonnement moral mille fois plus damnable, et que les Persans appellent énergiquement *dévoorer le cœur*. Alors je me mis en quête dans les histoires nobiliaires des ducs de Bretagne pour voir ce que c'était que cette Jehanne de Malestroît, et je crus découvrir qu'elle avait été la femme de haut et puissant seigneur Alain de Malestroît, notable gentilhomme de Bretagne en 1379.

Je n'en appris pas davantage. Force me fut de recourir à de vieilles chroniques où je découvris, après de longues recherches, qu'une dame de Malestroît avait eu quelques sentimens tendres pour un jeune sire, Eudon de Musillac. Si c'était ainsi qu'en ce tems on jetait un sort aux maris, la tradition s'est conservée. De plus amples renseignemens me certifièrent la vertu de Jehanne de Malestroît.

Et pourtant elle avait ensorcelé son mari!

Comment l'avait-elle ensorcelé? Je me mis alors à me creuser le cerveau et aussi à fouiller les livres de magie pour tâcher de démêler quel moyen elle avait pu prendre pour y arriver.

Avait-elle appris l'art des anneaux magiques qui, portés du côté du cœur, le rendent à jamais l'esclave de la main qui les prépare? Se servait-elle de figures de cire entourées de rubans en guise de fers et chargées de conjurations puissantes, pour que son mari se pliât à tout sous sa main, comme cette cire obéissante? Connaissait-elle la science de pétrir de petites images d'argile qu'on nomme son mari, son amant, sur lesquelles on répand un souffle embaumé, et voilà l'amant ou le mari pris à jamais? C'est ainsi que les fées inspiraient au nouveau-né les qualités bonnes ou mauvaises, le bonheur ou le malheur de la vie. C'est ce qu'on appelle des *charmes*.

Était-ce plutôt un ensorcellement par le regard? Avait-elle de ces yeux qui savent plonger au fond de l'âme, s'y im-

prègnent de tout ce qu'il y a dans ce foyer de plus ardent et de plus tendre, et remontent à la surface étinceler sous un beau front, et dardent des rayons qui enchaînent, enlacent, captivent pour toute la vie? Était-elle douée de cette irrésistible *fascination* qui veut et est obéie, qui tue ou fait vivre? Avait-elle le bon ou le mauvais œil, ce terrible mauvais œil qui donne la mort, enchaîne le débile oiseau, fait pâlir le teint de rose de la jeune fille, et perce même à jour de ses rayons maudits le miroir qui le reflète? Oh! non, elle avait le bon œil, ma Jehanne de Malestroït, ce bon œil qui console toute affliction et donne toute espérance. Ou bien encore, ensorcela-t-elle son mari par la voix? La voix autant et plus que le regard est puissante sur le cœur. Avait-elle besoin des adjurations de la cabale et des barbares oraisons de la magie? Elle avait très-bien pu l'ensorceler en lui lisant d'une voix ravissante les beaux dits du roman du *Brut* ou des *Amours de Lancelot*, en lui chantant les tendres chansons des trouvères ou du châtelain de Coucy? Alors l'ensorcellement était de l'espèce qu'on nomme *enchantement*.

Enchantemens, fascination, charmes de quelque façon que ce soit, elle avait ensorcelé son mari.

Après avoir vainement cherché dans tous les chroniqueurs pour savoir quel moyen particulier elle avait employé, j'avais conclu par me dire qu'elle les avait tous mis en usage à la fois, et sur ce point j'allais m'en référer aux dames charmantes, enchantresses fascinatrices qui savent obtenir de leurs maris bijoux, diamans, cachemires, loges aux théâtres, sinon leur exclusif et éternel amour.

Pendant que je ruminais ainsi, je tournais et retournais indolemment les feuillets du livre de Jehanne de Malestroït, les regardant à peine et presque à mon insu, et voilà que j'arrivais à la fin : j'allais recommencer peut-être ce mouvement tout machinal, quand je vis au bas de la dernière page deux lignes d'une autre écriture encore :

*Ce livre est à Jehanne de Malestroït,
maîtresse de son mari.*

Oh! m'écriai-je alors, voici le mot, elle était maîtresse de son mari : c'est par ses charmes et ses enchantemens qu'elle était devenue maîtresse de lui..... c'est ainsi qu'elle l'avait ensorcelé : cela se pratique encore de nos jours.

ERNEST FOUNET.

Album.

On a beaucoup parlé d'un bal donné par un jeune fashionable de Paris, où les déguisemens les plus grotesques avaient été choisis. Un jeune homme s'y est illustré par un tour de force tout nouveau. Des cavalcades de carton venaient d'entrer dans les salons, quand tout-à-coup on vit se cabrer et piaffer, parmi elles, un véritable quadrupède. C'était un cavalier qui avait monté hardiment les trois étages avec son propre cheval.

A ce Numéro est jointe la planche 113a.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.

Prix de la *Souscription* : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

IMPRIMERIE DE DONDÉY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.





Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2¹ près le passage de l'Opéra.

Coffure exécutée par M^{me} Maillé rue St Martin 149
Cravate d'un Ciseau de paradis de M^{me} Duboulet, Jours de M^{me} Ray rue St Denis 276.
Robe en Velours garnie en Satin faite par M^{me} Colane place Vendôme
Colerette en blonde gothique de M^{me} Victor rue Cheval 2. bis.

Messrs R. & J. Fuller N^o 34 Rathbone Place London.

ROBE ET VIEUXS.

Petit Courrier des Dames (10 Février 1855.)

